

## L'Halloween : de l'Irlande à Montréal

*Gaël HILY* \*  
*Geneviève PIGEON* \*\*

---

**Résumé :** La fête de l'Halloween fait partie intégrante de la vie des Québécois, petits et grands. Son intégration à la société de consommation suggère une perte de sens et un effritement de sa narrativité symbolique. Nous entendons ici démontrer que les modifications de l'Halloween, depuis ses attestations dans les traditions irlandaises, s'inscrivent dans un processus dynamique de transformation du rite. Portée par les mouvements migratoires des Irlandais et des Écossais des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'Halloween continue de remplir une fonction symbolique essentielle, ancrée dans une conception cyclique du temps et de l'espace qui met en rapport le jour et la nuit, l'intérieur et l'extérieur, la vie et la mort, de même que les excès de nourriture et de bruit.

**Mots clés :** Halloween, Québec (province), mythe, nuit, Irlande, fête, immigration, mutation culturelle

---

Les migrations de populations celtiques ne se sont pas arrêtées à la suite de leur établissement sur les franges occidentales de l'Europe. Après la découverte du continent américain par les Européens à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Irlandais, Écossais, Gallois et Bretons ont été nombreux à franchir l'Atlantique pour s'installer au Nouveau Monde<sup>1</sup>. Sur leur terre d'origine, ces populations vivaient

---

\* Gaël Hily est chercheur associé au CRBC – Rennes 2 (France).

\*\* Geneviève Pigeon est chercheure associée au CRBC – Rennes 2 (France) et chargée de cours au département de Sciences des religions à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

<sup>1</sup> L'origine de ces migrations est surtout liée à des problèmes de persécutions politiques et religieuses, de famine ou de pauvreté.

pour la plupart au sein de sociétés rurales, imprégnées de pratiques et de rites populaires. En arrivant en Amérique, elles ont conservé une partie de leurs traditions afin de pérenniser leur identité première, tout en les adaptant au Nouveau Monde. Parmi ces pratiques se démarque en particulier la fête de l'Halloween<sup>2</sup>, célébrée durant la nuit du 31 octobre au 1<sup>er</sup> novembre et apportée par les migrants irlandais et écossais, voire anglais.

La grande popularité de l'Halloween contraste avec le peu d'études qui, à notre connaissance, ont été consacrées au développement de cette fête en Amérique, et plus particulièrement au Québec. À cette heure, deux publications de qualité ont attiré notre attention, auxquelles nous nous référerons à plusieurs reprises : un ouvrage de Nicholas Rogers, *Halloween : From Pagan Ritual to Party Night*, qui retrace l'histoire de l'Halloween depuis ses origines celtiques jusqu'à ses développements en Amérique du Nord, mais aussi ailleurs dans le monde, à l'aube de l'an 2000 (Rogers, 2002), et un article d'Adrien Lherm (2005), « Halloween, une vieille fête britannique dans la modernité américaine », qui s'est focalisé sur la façon dont l'Halloween, en provenance des îles Britanniques, s'est adaptée aux conventions sociales nord-américaines. Si ces publications traitent principalement des États-Unis, elles font plusieurs fois référence au Québec et presque exclusivement à la ville de Montréal.

Nous souhaitons, malgré la faiblesse des sources et des études à notre disposition, proposer un travail pionnier sur l'évolution de l'Halloween, depuis ses origines irlandaises jusqu'à son implantation et son développement à Montréal.

Le sujet sera abordé de manière double, sous un angle à la fois historique et religieux. En effet, nous envisagerons l'évolution de l'Halloween d'un point de vue chronologique, en partant des traditions folkloriques irlandaises, principalement d'époque moderne, avant de nous intéresser à des témoignages montréalais – à la fois médiatiques, artistiques, festifs – datant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Cette vision historique sera combinée avec une approche

---

<sup>2</sup> La typographie du mot *Halloween* diffère selon la géographie. Nous acceptons ici l'interprétation de l'Office québécois de la langue française (OQLF).

religiologique<sup>3</sup>, puisqu'à travers ce voyage dans le temps et l'espace sera observée la façon dont les rites, coutumes et gestes associés à l'Halloween ancienne ont pu être préservés, pérennisés, adaptés, modifiés ou bien transformés.

Cette démarche s'inscrit dans une certaine mesure en accord avec un processus que Claude Lévi-Strauss avait mis à profit dans son étude portant sur le père Noël : en s'intéressant aux évolutions des éléments symboliques de la fête de Noël, il faisait la remarque suivante : « le développement moderne n'invente pas : il se borne à recomposer de pièces et de morceaux une vieille célébration » (Lévi-Strauss, 1952 : 1578). Tout comme Lévi-Strauss, Durand défend dans l'ensemble de son œuvre l'idée d'une récupération inconsciente du bagage culturel. Dans son adaptation à un nouveau contexte socioculturel, la célébration de l'Halloween correspond ainsi à l'idée de la pérennité que défendait Durand et que remarque Lévi-Strauss à propos du père Noël : le fait social, objet vivant et fluctuant, n'en demeure pas moins formé d'une série d'éléments, de myèmes qui se perpétuent dans une dynamique fluide (Durand, 1996).

Pour mener cette étude, nous allons procéder en trois temps : un état des lieux de l'Halloween telle qu'elle était fêtée en Irlande ; une étude des migrations irlandaises et écossaises au Québec ; l'examen de l'implantation et du développement de l'Halloween au Québec, en passant en revue les différents aspects de cette fête. Ainsi, c'est en nous intéressant plus particulièrement à la fonction sociale de l'Halloween, à son rapport à la nourriture et à ses représentations symboliques que nous montrerons comment sa signification opère encore, c'est-à-dire que l'analyse du présent permet de déceler la « permanence d'une fonction » (Lévi-Strauss, 1952 : 1584).

### **Halloween en Irlande**

En Irlande ancienne, l'année était marquée par la tenue de quatre grandes fêtes, qui ouvraient chacune une nouvelle saison : Samain, durant la nuit du 31 octobre au 1<sup>er</sup> novembre, pour marquer le début

---

<sup>3</sup> L'approche religiologique permet d'étudier le rapport universel que les humains entretiennent avec le sacré, voire l'observation d'une « certaine homologie de structures » (Ménard, 1994 : 95).

de l'hiver ; Imbolc, le 1<sup>er</sup> février, pour célébrer le début du printemps ; Beltaine, durant la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, pour fêter le début de l'été ; Lugnasad, le 1<sup>er</sup> août, pour souligner le début de l'automne<sup>4</sup>. De ces quatre fêtes, Samain était la plus importante et, malgré la christianisation de l'Irlande, elle a continué à être célébrée par la population. Elle a par la suite pris le nom d'*All Hallows' Eve*, « veille de la Toussaint »<sup>5</sup>. L'Halloween était consacrée essentiellement aux récoltes et aux morts (Lherm, 2005 : 85)<sup>6</sup>. L'automne était une saison d'abondance pour les pommes de terre, navets, carottes ; en conséquence, des foires dites Hollantide Fairs avaient lieu un peu partout. Des foules joyeuses d'acheteurs et de vendeurs faisaient autant de farces et de plaisanteries qu'ils s'occupaient de volailles et de pommes. L'Halloween constituait aussi un moment de rencontre entre le monde des hommes et celui des *fairies* – le monde des êtres surnaturels –, créant ainsi un état de confusion qui passait pour être dangereux. L'une des figures emblématiques était Jack-O'-Lantern, nom donné aux feux follets qui, censés guider les passants non avertis, les menaient plutôt tout droit dans les sables mouvants des tourbières et des marais (*ibid.* : 86). L'origine de cette croyance vient d'un personnage appelé Jack, qui s'était fait refuser l'entrée du paradis à cause de son avarice ; expulsé de l'enfer pour avoir joué des tours au diable, il fut dès lors condamné à rôder pour toujours le soir du 31 octobre sous la forme d'une âme errante aux yeux de braise portant une lanterne pour éclairer son chemin<sup>7</sup>.

Pour faire face aux « *fairies* », les chefs de maisonnée des petits villages partaient à la tombée de la nuit effectuer la tournée de leur exploitation, munis de brandons et de fourches embrasées, afin de faire fuir les mauvais génies qui voltigeaient dans les airs et de les écarter des champs par les flammes. Après ces processions, le feu retournait au sein de la population qui se tenait assemblée devant les fermes ou sur la place ; s'ensuivait un feu de joie et, autour des

---

<sup>4</sup> Le Roux et Guyonvarc'h, 1995.

<sup>5</sup> Sur les relations entre Samain, l'Halloween et la Toussaint, voir Hily (2011).

<sup>6</sup> Sur les pratiques populaires liées à l'Halloween en Irlande, voir Guibert de la Vaissière (2003 : 34–90).

<sup>7</sup> D'autres créatures surnaturelles étaient en activité la nuit de l'Halloween, comme le *púca* ou la *banshee* (Ó Súilleabháin, 1942).

brasiers, se tenaient des banquets et des jeux (*ibid.* : 87). Une autre caractéristique de l'Halloween était la tournée du village ou de la maisonnée accomplie par les jeunes gens et les serviteurs, souvent déguisés ; en échange d'une saynète, ils sollicitaient vivres ou argent. Une fois les visites terminées, les membres de la troupe partageaient leur produit sous la forme d'un grand repas bien arrosé, autour d'un grand bûcher (Lherm, 2005 : 87–88).

Le rituel ainsi décrit s'inscrit sans contredit dans ce que Durand nomme le « régime nocturne » du symbolisme :

[...] le « *Régime nocturne* » se subdivisant en dominantes digestives et cycliques, la première subsumant les techniques du contenant et de l'habitat, les valeurs alimentaires et digestives, la seconde groupant les techniques du cycle, du calendrier agricole. (Durand, 1992 : 59.)

Ancrées dans les réalités agraires et cycliques, les différentes manifestations du 31 octobre de l'Europe prémoderne rappellent comment « le laboureur pénètre et s'intègre dans une zone riche en sacré [...], son travail est intégré et commandé par un ensemble temporel, par le cycle des saisons » (Eliade, 1986 : 281). Ainsi, les festivités de l'Halloween – appelées à prendre fin à Noël – marquent la fin d'un cycle, l'expulsion de « l'année vieille » au profit de la nouvelle année, avec l'attente implicite d'un nouveau printemps et du « sauvetage de la lumière et de la vie » (Lévi-Strauss, 1952 : 1587). Le feu, l'abondance de la nourriture, l'aspect transactionnel et les qualités festives de la célébration s'imposent d'emblée comme les éléments essentiels à sa compréhension.

À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la fête commence à décliner, victime des grandes transformations qui ont affecté le royaume d'Angleterre et qui vont déboucher sur une évolution de la société vers la modernité. L'influence du protestantisme sur les classes moyennes citadines émergentes a eu tendance à entraîner un rejet des célébrations du calendrier au sein des principales villes (Lherm, 2005 : 90–91). Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la fête d'Halloween est moribonde et ne subsiste que dans les marges du royaume, soit dans la société rurale irlandaise, dans les Highlands d'Écosse, ainsi que dans quelques villages reculés du pays de Galles et des massifs

anglais (*ibid.* : 92–93)<sup>8</sup>.

C'est précisément à cette époque que l'immigration irlandaise et écossaise s'intensifie au Nouveau Monde. Ce phénomène va entraîner dans son sillage la renaissance de l'Halloween de l'autre côté de l'Atlantique. Avant de nous intéresser plus en détail au développement de cette fête au Québec, nous allons donner quelques précisions sur la migration irlandaise et écossaise dans cette région.

### **Immigration irlandaise et écossaise au Québec**

L'établissement d'Irlandais au Québec est un phénomène relativement récent puisqu'ils ont commencé à arriver en petit nombre à l'époque de la Nouvelle-France. Il s'agissait souvent d'une démarche individuelle et ceux qui restèrent furent facilement absorbés par une société hôte par ailleurs fragmentée, si bien qu'ils devinrent indifférenciables des Français. Il n'y a eu aucune installation importante au Québec avant 1815. La situation a évolué tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle alors que des Irlandais vinrent s'installer au Québec, en Ontario et dans les provinces maritimes<sup>9</sup>.

Jusqu'aux années 1830–1840, les migrants étaient originaires d'Ulster et principalement de confession protestante. Ils avaient décidé eux-mêmes de venir s'installer au Nouveau Monde dans le but d'accéder à un meilleur statut social, avec l'ambition de devenir fermier ou homme d'affaires indépendant. Les Irlandais se sont installés essentiellement dans les zones rurales, du fait de la

---

<sup>8</sup> Le déclin de l'Halloween est également causé par la concurrence du Guy Fawkes' Day ou Gunpowder Plot, célébré le 5 novembre depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Cette fête commémore la tentative avortée d'un groupe de catholiques mécontents mené par Guy Fawkes de faire exploser, le 5 novembre 1605, les bâtiments du Parlement anglais. Dès la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, cette fête commence à faire de l'ombre à l'Halloween en incorporant un certain nombre des rites associés à cette dernière : embrasement, bûchers, tournées déguisées. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Guy Fawkes' Day a supplanté l'Halloween dans presque toute l'Angleterre et dans une partie du pays de Galles (Lherm, 2005 : 91–92). En revanche, l'Irlande et même l'Irlande du Nord – contrôlée par une minorité protestante – n'ont pas été beaucoup affectées par le développement du Guy Fawkes' Day (Rogers, 2002 : 38–39).

<sup>9</sup> Précisons que jusqu'à l'an 1867, le Québec et l'Ontario étaient connus respectivement sous les noms de Bas-Canada et Haut-Canada.

disponibilité des terres. À la suite du drame de la Grande Famine en Irlande (1845–1851), le type de population qui traversait l'Atlantique a changé radicalement : elle venait toujours d'Ulster, mais aussi d'endroits plus reculés du nord-ouest où se parlait encore la langue irlandaise ; cette population était souvent pauvre, non qualifiée et de confession catholique. Pour ces personnes, l'émigration n'était pas un choix, mais une question de survie. Les Irlandais sont alors devenus les principaux immigrants au Canada. Avec Halifax (Nouvelle-Écosse) et Saint John's (Terre-Neuve-et-Labrador), la ville de Québec a constitué le premier point de débarquement pour ceux qui ont traversé l'Atlantique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Les autres grandes zones d'installation des Irlandais au Québec ont été le nord-ouest de Montréal, le sud-ouest du fleuve Saint-Laurent et la Gaspésie (Grace, 1993 : 27–35, 41, 53, 56 et 70)<sup>10</sup>.

Les migrants irlandais ont rencontré des difficultés lors de l'arrivée au Nouveau Monde, et on a pu constater une continuité culturelle entre les manières traditionnelles de vivre dans le pays d'origine et celles qu'ils ont adoptées dans leur nouvel environnement. En effet, ces migrants ont su développer différents « mécanismes de défense » dans leur adaptation à une nouvelle façon de vivre (*ibid.* : 42). Les Irlandais, qui furent de loin le groupe ethnique non francophone le plus important au Québec au XIX<sup>e</sup> siècle (*ibid.* : 45), ont ainsi pu conserver plusieurs éléments de leur culture d'origine, en particulier la célébration d'une fête, le soir du 31 octobre, du nom d'*Halloween*<sup>11</sup>.

### Développement de l'Halloween au Québec

Il convient tout d'abord de préciser que le phénomène de l'émergence de l'Halloween est relativement homogène sur l'ensemble de la côte est de l'Amérique du Nord, aux États-Unis

---

<sup>10</sup> Entre 1816 et 1860, plus d'un million de migrants irlandais passèrent par les ports de Québec et Montréal.

<sup>11</sup> Il convient aussi de souligner que la contribution irlandaise au corpus des légendes populaires est importante : parmi les différents groupes ethniques qui ont eu une influence sur les légendes du Canada français, les Irlandais arrivent en première position. L'une des explications possibles vient de la facilité, pour eux, de faire des alliances à travers le mariage grâce à l'appartenance à une même religion, et ce, en dépit de la différence de langue (Grace, 1993 : 124).

comme au Canada. Dès lors, si un type d'événement n'est attesté qu'aux États-Unis – qui constituent la région la mieux documentée sur le sujet –, de fortes présomptions existent pour qu'il ait eu lieu dans d'autres zones de cette côte est, comme au Québec.

La première mention de cette fête au Québec semble provenir du *Montreal Pocket Almanack* de l'année 1859, qui mentionne « All Hallow's Eve » à la date du 31 octobre<sup>12</sup>. À partir des années 1870, cette fête commence à devenir plus médiatique et c'est d'ailleurs à cette période que son nom connaît une évolution : *All Hallow's Eve* devient *Hallow'E'en*, puis *Hallowe'en* ou *Halloween* (Lherm, 2005 : 85, 94 et 98).

Au Québec, l'Halloween s'est développée dans les zones où étaient établis les migrants irlandais – mais aussi écossais –, à savoir principalement la région montréalaise. La manière de fêter l'Halloween a bien entendu évolué en raison d'un nouvel environnement et d'une nouvelle façon de vivre, mais nous allons constater que plusieurs éléments (ou mythes) de l'Halloween traditionnelle ont été conservés dans les célébrations de cette fête au Québec.

Si les informations précises quant au développement de l'Halloween sont peu nombreuses, la recherche ethnologique<sup>13</sup> portant sur les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a pu retrouver dans les traditions orales de Saint-Jean-Port-Joli, Saint-François-de-Montmagny, Sainte-Brigitte-de-Laval et en Beauce des traces de vieilles croyances celtiques. La Toussaint se passe à la maison, dans une ambiance de recueillement, pour éviter de croiser les revenants qui rôdent à l'extérieur. Le lendemain, jour férié, on évite de labourer la terre, car du sang coulerait dans les sillons (Provencher, 1996 : 356). On remarque ici une pérennité des mythes qui associent l'Halloween au « régime nocturne », poussant les participants à

---

<sup>12</sup> La mention de l'Halloween dans des almanachs est apparue tout d'abord dans les provinces maritimes du Canada (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse et Île-du-Prince-Édouard), avant de s'étendre aux régions anglophones du Québec puis à l'Ontario, avant d'atteindre New York et, dans les années 1870, l'ensemble septentrional de la côte est des États-Unis (Lherm, 2005 : 93–94).

<sup>13</sup> On trouve ici une liste des sources orales consultées pour la rédaction d'un dossier du Réseau de diffusion des archives du Québec portant sur l'Halloween. Récupéré le 20 février 2016 de [http://rdaq.banq.qc.ca/expositions\\_virtuelles/coutumes\\_culture/octobre/halloween/savoir\\_plus.html](http://rdaq.banq.qc.ca/expositions_virtuelles/coutumes_culture/octobre/halloween/savoir_plus.html).



effectuer un mouvement vers leur habitation, ce que Durand nomme le « blottissement dans l'intimité » (Durand, 1992 : 61). Si le vocabulaire et le récit semblent changer, l'observation du système dynamique des symboles – le mythe – semble encore obéir aux mêmes protocoles narratifs de changement de saison, de cycle vie/mort et de retour à l'intimité pour attendre le retour du printemps et de la fertilité.

La Toussaint et le jour des Morts ont été célébrés sous le régime français, à la manière catholique. Ce sont des jours chômés et l'assistance à la messe est obligatoire. Dans toutes les paroisses, on sonne le glas et on procède à la criée des âmes. Les paroissiens apportent des citrouilles, des graines, des poissons salés et autres denrées que le curé met à l'encan après la messe. La somme recueillie lui permet de chanter des messes pour les âmes des fidèles défunts. La criée est suivie d'une procession au cimetière, où on se recueille sur les tombes des disparus. Les intercessions des vivants rapportent aux morts des indulgences plénières ou partielles leur permettant d'accéder plus rapidement à la félicité éternelle (Provencher, 1996 : 356).

La littérature permet encore une fois de remarquer la tension symbolique associée à cette période de transition, frontière poreuse entre les vivants et les morts. Dans son célèbre recueil de contes *La chasse-galerie*, publié en 1900, Honoré Beaugrand (1991 : 40–41) raconte l'histoire du père Brindamour, témoin d'une assemblée de loups-garous :

C'était le jour de la Toussaint et nous montions de Québec [...]. Il faisait noir comme le loup [...] nous aperçûmes un grand feu de sapinages autour duquel dansaient une vingtaine de possédés qui avaient des têtes et des queues de loup et dont les yeux brillaient comme des tisons.

Il n'est évidemment pas question ici de la fête d'Halloween, mais bien de la compréhension tacite d'une anomalie temporelle, ancrée dans un contexte catholique bien précis. On retrouve dans ce récit populaire les mythèmes qui permettaient aux premiers pratiquants de l'Halloween d'appréhender le cycle des saisons : le *Régime nocturne*, le feu, la fête bruyante et désordonnée, la transformation de l'homme en cet « Autre » qui le guette, dans le mystère de la nuit.

### Une fête bourgeoise

Comme la fête d'Halloween n'a jamais été réservée à une catégorie de personnes en particulier, les manières de la célébrer ont été rapidement assez différentes en fonction des orientations de chaque groupe social.

Parmi ces groupes, mentionnons d'abord la classe moyenne et bourgeoise d'origine écossaise. Le meilleur exemple vient de la très aisée Caledonian Society of Montreal, fondée en 1855 par les membres de l'élite canado-écossaise. Tous les 31 octobre, cette société commémorait l'Halloween par un concert où se jouaient des *reel*, *jig* et autres ballades des Highlands. L'objectif de ces célébrations a été parfaitement résumé par un invité lors des festivités de 1885 : « Nous ne sommes pas en train de faire de la divination sur le futur, ni de brûler des noix, ni d'attraper des pommes, mais nous célébrons l'Écosse »<sup>14</sup>. Pour les Caledonian Society de Montréal et du Canada, l'Halloween est en fait devenue une occasion pour exposer la contribution écossaise à la vie canadienne et d'honorer leurs membres. Pour cette catégorie de la population montréalaise, l'Halloween est ainsi devenue une célébration caractérisée par son aspect ethnique, mondain ainsi que par sa bienséance (Rogers, 2002 : 50–51)<sup>15</sup>. Si la présence de la musique perdure lors de ces célébrations, les instruments ont changé : le piano a remplacé le *tin whistle*, le *fiddle* et les *uilleann pipes*. Nouveau décor, nouveaux usages : d'une fête populaire et extérieure, on est passé, avec ces sociétés, à une célébration élitiste et feutrée. On y retrouve néanmoins les mythes qui font en sorte que la fête continue d'être reconnue et de fonctionner, c'est-à-dire de demeurer un système symbolique significatif et structurant : le rapport à une temporalité saisonnière (l'arrivée des longues nuits d'hiver), un rassemblement à l'intérieur, au chaud et à la lumière, par opposition au froid et à la noirceur de la nuit, une ambiance

---

<sup>14</sup> *Montreal Gazette*, 31 octobre 1885 ; cf. Rogers, 2002 : 50–51.

<sup>15</sup> L'auteur souligne que si les membres de la Caledonian Society of Montreal appartiennent à la communauté écossaise, de grands hommes d'affaires de la communauté irlandaise étaient également présents dans l'assistance en 1910. Cet opportunisme – se servir d'Halloween pour rallier ses adeptes et consolider leur adhésion – est une stratégie qui fut, notamment, également utilisée par la Society of the Hibernian Knights of Montreal.

festive et une communion sociale.

La célébration d'Halloween au sein de la classe bourgeoise est également mise en valeur dans un autre journal montréalais de langue anglaise, le *Canadian Illustrated News*. Une gravure publiée dans l'édition du 2 novembre 1872 (p. 8) représente une famille fêtant l'Halloween dans son salon avec des amis, le tout dans une atmosphère détendue, mais de bonne tenue. La femme de maison est en train de faire griller des marrons au feu de la cheminée ou de placer deux noix ensemble afin de voir comment elles réagissent. Deux autres femmes divertissent les invités en devinant leur avenir : l'une, avec des cartes ; l'autre, avec un œuf blanc. Un garçon de belle tenue offre une noix à une fille ; derrière, un groupe de garçons et de filles trempe des pommes dans un bac rempli d'eau (Rogers, 2002 : 55–56). Plusieurs éléments traditionnels d'Halloween sont bien présents – comme la divination, les noix et la pomme – mais ils se retrouvent dans une atmosphère complètement différente, en apparence ludique<sup>16</sup>.

Dans l'ensemble, ces pratiques divinatoires, si importantes lors des célébrations dans l'Irlande et l'Écosse rurales, ont perdu de leur aura en Amérique du Nord (*ibid.* : 54). Dans son édition du 1<sup>er</sup> novembre 1872, le *Montreal Gazette* attribue ce changement à l'influence civilisatrice des villes nord-américaines, soulignant le déclin de ces « célébrations frivoles et insignifiantes (*more frivolous and petty celebrations*) » –, en faveur de plus de « littérature ou d'amusements rationnels (*literary or more rational enjoyments*) » (*ibid.*). Ces changements, certes inévitables, montrent bien comment l'usure du mythe, ses périodes de déflation, lui permettent de se transformer pour mieux survivre : la pérennité transformationnelle est le mouvement de la structure initiale, dont les contenus s'adaptent à leur contexte sans néanmoins perdre entièrement leur sens.

En Irlande, la date de l'Halloween marquait le début de la saison pour se faire la cour. En effet, l'hiver était approprié pour les veillées, qui s'avéraient être une occasion propice pour se retrouver et mieux se connaître. Durant cette période, les divinations allaient justement bon train pour prédire les mariages (Guibert de la

---

<sup>16</sup> Les divinations surnaturelles ont, dans l'ensemble, été remplacées par des jeux tels que le trempage de pommes et le cassage de noix (Rogers, 2002 : 74).

Vaissière, 2004 : 96–97). Cette idée de se faire la cour a survécu en Amérique du Nord, mais ne relevait plus, en milieu urbain, que de la parodie et de la moquerie. Cette évolution s'explique par un mode de vie différent, avec un environnement urbain moins contrôlé que celui d'une communauté rurale où les opportunités de rencontre étaient beaucoup plus nombreuses, et ce tout au long de l'année (Rogers, 2002 : 54–55).

On remarque néanmoins que la littérature francophone émergente de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> fait état d'un rythme de vie rural qui comprend et met en valeur la symbolique du mois d'octobre. Dans le contexte socioculturel franco-canadien, l'automne peut cependant signifier la séparation des couples, les hommes étant appelés à partir travailler dans les chantiers et les camps de bûcherons pendant les longs mois d'hiver. La tension entre les différentes émotions suscitées par ces départs est évoquée dans un conte écrit en 1815 :

Il faisait froid ; c'était en automne, et sans doute le capitaine Fraser songeait que vers cette époque il chassait autrefois le chevreuil dans ses rudes et chères montagnes d'Écosse si lointaines maintenant, et pourtant si présentes à sa mémoire.

Autour de lui cheminaient en bandes joyeuses les gais voyageurs, qui s'en allaient passer l'hiver à trapper et à courir les bois et les solitudes de l'Ouest. Ce soir-là même, les bateaux devaient partir pour hiverner à Montréal : les anciens avaient pronostiqué une saison longue et giboyeuse, et chacun allait retenir son passage, tout en chansonnant en cœur :

*V'là l'automne qu'est arrivé ;  
Tous les voyageurs vont monter ;  
Nous n'irons plus voir nos blondes<sup>17</sup>.  
Dans les chantiers nous hivernerons !  
Dans les chantiers nous hivernerons !*

(Deschênes et Maurais, 2013 : 42.)

Cette émergence littéraire coïncide, d'une part, avec le développement de la fête d'Halloween dans la vallée du Saint-

---

<sup>17</sup> « Copines, amoureuses. »

Laurent et, d'autre part, avec le déplacement des populations « celtiques » vers les régions plus éloignées.

### **Une fête pour les étudiants**

En Irlande il était de mise, à l'Halloween, de faire des farces et de sortir déguisé en groupe une fois la nuit tombée. Cette pratique a perduré en Amérique. Elle a été reprise par la jeunesse des grands centres urbains et, notamment, par les étudiants de New York, Boston, Toronto, Kingston et Montréal. Dans la métropole québécoise, les témoignages se rapportent aux étudiants de l'université anglophone McGill. Ils profitaient de l'Halloween pour sortir dans la rue, chanter en groupe, déplacer les panneaux et les barrières métalliques, et, quelquefois même, pour immobiliser les voitures en mouvement (Rogers, 2002 : 62). La publication annuelle de la vie étudiante de cette université, intitulée *Old McGill*, rapporte en 1894 que les étudiants se livraient à une parodie : ils décernaient un « parterre de petites fleurs (*small sized flower shop*) » – aux interprètes féminines, en écho au bouquet de fleurs qui était offert habituellement aux femmes artistes (*Montreal Gazette*, 1894 : 5). Cette pseudo-cérémonie avait en fait comme but de transformer une performance artistique en un vaudeville hilarant (Rogers, 2002 : 64).

Durant les années 1884–1920, les étudiants anglophones d'Amérique du Nord s'approprièrent l'Halloween pour leurs propres besoins et s'en servirent comme rite d'inversion, de transgression, mais aussi de bizutage pour les nouveaux arrivants. Les étudiants qui y participaient pouvaient souvent provoquer des troubles lorsqu'ils sortaient des campus, agissant de façon à se faire « exacteur des adultes », comme leurs lointains ancêtres l'avaient fait (Lévi-Strauss, 1952 : 1588). Le *New York Herald* du 3 novembre 1903 relève d'ailleurs que 80 étudiants de McGill se sont aventurés jusqu'à Longueuil (banlieue sud de Montréal) pour s'amuser à faire des farces, mais ces pratiques n'ont pas été du goût des gens du quartier qui les ont poussés dans le fleuve Saint-Laurent ; on a alors dénombré environ cinquante blessés parmi les étudiants. À partir des années 1920, les administrations des universités ont fait en sorte de dissuader les étudiants de participer à cette fête et à ces virées nocturnes, si bien que la célébration

d'Halloween a commencé à disparaître (Rogers, 2002 : 66).

Les étudiants n'étaient pas les seuls à sortir dans la rue pour fêter l'Halloween. Au XX<sup>e</sup> siècle, la journée du 31 octobre est une occasion pour petits et grands de se déguiser et de prendre part à des parades. Dans les années 1920, la municipalité de Montréal-Ouest a pris en charge ces défilés carnavalesques en organisant une parade officielle pour les jeunes enfants qui pouvait ensuite ouvrir la voie à des activités destinées aux adultes comme des danses de rue, des mascarades et la consommation d'alcool (*Montreal Gazette*, 1931 : 4 ; Rogers, 2002 : 127).

### Une date clé

Un dernier point mérite d'être souligné. Aussi loin que nous pouvons remonter à des informations sur cette fête du 31 octobre – c'est-à-dire aux sources écrites de l'Irlande du haut Moyen Âge avec la fête de Samain –, nous savons que cette date était un moment clé du calendrier puisqu'elle marquait le dernier jour de l'année et l'arrêt des activités extérieures. Or, en Amérique du Nord, l'Halloween s'est révélée être positionnée à un moment marquant et devenir à certaines occasions un repère notable du calendrier annuel. Jusqu'aux années 1920, c'était la date des rites de passage pour les étudiants ; pour la société mondaine, l'Halloween ouvrait la saison d'hiver des soirées privées et des divertissements publics<sup>18</sup>.

Loin des pratiques ludiques des belles sociétés urbaines, le 31 octobre a également marqué une période de transition importante dans les régions rurales de la province de Québec. En effet, dans de nombreuses régions françaises, la Toussaint représente la date limite de la période d'engagement des domestiques. Le 1<sup>er</sup> novembre, ces derniers étaient libres de changer de maître ou de rester à la ferme, si on avait encore besoin d'eux. Le long du fleuve Saint-Laurent, où s'étaient établis les premiers arrivants et où se trouvaient les meilleures terres, certains seigneurs avaient l'habitude de réclamer de leurs censitaires le paiement du cens et des rentes à la Toussaint ;

---

<sup>18</sup> Aux États-Unis, cette fête coïncidait avec la reprise des affaires des parlementaires et du congrès, mais aussi avec les élections (Rogers, 2002 : 67–69).

c'était un jour de remises de dettes, de signatures de quittances et de remboursement des intérêts (Provencher, 1996 : 356).

On remarque ainsi la pérennité d'une idée d'un passage, de la fin d'un cycle au profit du début d'un nouvel ordre. Plus concrètement, on imagine que la soirée du 31 octobre a pu se démarquer par ses mouvements de domestiques et d'employés déménageant d'un lieu à l'autre, se retrouvant qui à la rue, qui mieux nanti que la veille.

La date de célébration d'Halloween a sans nul doute contribué à sa préservation et à son adoption par une grande partie de la population nord-américaine, allant bien au-delà des uniques membres des communautés irlandaises et écossaises ; pareil succès et développement d'une fête à l'origine ethnique sont d'ailleurs un cas presque unique<sup>19</sup>.

### **Halloween et la population francophone**

Au Québec, l'Halloween a été pendant longtemps suivie uniquement par la population anglophone de Montréal, fait qui correspond à l'analyse que fait Lévi-Strauss du phénomène *Halloween – Noël*. Ce dernier remarque en effet que là où les pays latins et catholiques ont mis l'accent sur la Saint-Nicolas, soit la forme « la plus mesurée de la relation », les « pays anglo-saxons la dédoublent volontiers en ses deux formes extrêmes et antithétiques de l'Halloween [...] et de Christmas » (Lévi-Strauss, 1952 : 1588). Seuls les francophones de Montréal ou habitant à proximité de l'Ontario ont donc été en contact avec cette fête, qui a pu leur sembler être une célébration « anglaise ». Par exemple, la population francophone vivant dans la ville de Québec n'a

---

<sup>19</sup> Ainsi, dans les années 1900, Halloween était célébrée d'une côte à l'autre de l'Amérique du Nord, par des natifs et des immigrants, des riches et des pauvres, des Noirs et des Blancs, des protestants et des catholiques (Rogers, 2002 : 74). Il faut également souligner que, de la même manière qu'en Europe, la fête d'Halloween du 31 octobre n'a pas été confondue avec la fête de la Toussaint du 1<sup>er</sup> novembre (sur le rapport entre ces deux fêtes, voir Hily, 2011). L'état d'esprit de ces deux célébrations était d'ailleurs relativement opposé : tandis qu'Halloween se déroulait dans une ambiance festive, pleine d'allégresse, la Toussaint était empreinte de solennité. Ce rapport est sans doute comparable à ce que l'on retrouve entre Mardi gras et le carême (Rogers, 2002 : 74).

commencé à fêter l'Halloween qu'à partir des années 1960 (Rogers, 2002 : 139).

Dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la célébration d'Halloween s'est étendue à l'ensemble de la population du Québec, de même que, un peu plus tard, à une grande partie de l'Europe. Dès lors, reste à savoir si les pratiques relevées au sein de cette population francophone du Québec proviennent d'un contact direct avec les communautés d'origine irlandaise et écossaise ou bien si elles résultent de la diffusion globale d'Halloween dans la société nord-américaine ; ce point mériterait d'être approfondi dans une prochaine étude. En tout cas, nous savons qu'au Québec de nombreuses pratiques populaires avaient cours le soir du 31 octobre au sein de la communauté francophone. Cette nuit-là était propice aux morts, qui revenaient sur terre avant minuit. Les enfants déguisés et masqués passaient de porte en porte afin de « quêter pour les âmes » ; en retour, on leur offrait des friandises. Les adolescents et les adultes sortaient également déguisés, mais passaient de préférence le soir. Il faut toutefois signaler que cette coutume se limitait aux zones urbaines (Dupont et Mathieu, 1986 : 51). D'autres croyances populaires prétendaient que les âmes des trépassés étaient autorisées à parcourir la terre pour implorer les vivants et demander du secours (*ibid.*). Le soir, des groupes de jeunes hommes se promenaient, une citrouille éclairée au bout d'un bâton, afin de mystifier la population (*ibid.*). On relève également la coutume d'évider la citrouille et de placer à l'intérieur une chandelle, une pratique certainement héritée de la légende irlandaise de Jack-o'-Lantern (*ibid.*). Cette citrouille, qui signale aux passants et aux célébrants la présence d'une maison accueillante, perpétue de cette façon le rapport à l'intimité et à la chaleur du foyer. L'inversion de son utilisation (d'abord pour effrayer, ensuite pour guider et rassurer) n'entrave en rien son importance dans le mythe de l'Halloween : l'objet symbolique est en effet un réseau, « souvent soumis à des renversements de sens, ou tout au moins à des redoublements qui aboutissent à des processus de double négation » (Durand, 1992 : 54).

Comme en Irlande et dans les centres urbains nord-américains, l'Halloween était surtout une occasion pour faire des farces, d'où la désignation du 31 octobre par l'expression *trick or treat* (farce ou friandise). Aux Îles-de-la-Madeleine, les jeunes faisaient de



multiples farces : arracher des barrières, changer les animaux de d'enclos, renverser les cabinets d'aisances qui se trouvaient à l'extérieur ou parsemer de tiges de choux-raves les approches des champs, ce qui laissait croire aux fermiers que leurs légumes avaient été volés. En Gaspésie, une pratique répandue consistait à se recouvrir d'un drap blanc et à se cacher près des clôtures lorsque des passants arrivaient ; on leur faisait alors peur en se levant et se baissant, filant le long des clôtures et réapparaissant plus loin. D'autres farces consistaient à prendre des barrières et à les changer de place ; le propriétaire était alors obligé de les chercher parfois bien longtemps avant de les retrouver (Dupont et Mathieu, 1986 : 52–53)<sup>20</sup>. Des enfants pouvaient aussi s'amuser à peinturlurer les vaches des voisins, ce qui avait le don d'énerver leur propriétaire<sup>21</sup>.

### Conclusion

Des thèmes comme les violences urbaines commises le soir du 31 octobre, l'évolution d'Halloween vers une fête enfantine et commerciale ainsi que sa récupération par des groupes sociaux nécessiteraient de plus amples développements. Ici, nous avons uniquement dressé une première ébauche sur la persistance d'éléments constitutifs de cette fête qui existaient à l'origine en Irlande et qui ont été repris en Amérique du Nord, et plus spécifiquement au Québec. Compte tenu du changement radical d'environnement entre les deux lieux de célébration de cette fête, la liste de ces éléments est tout de même assez importante : moment clé du calendrier, farces, musique, faire la cour, divination, utilisation de fruits caractéristiques (pommes, noix), présence de figures surnaturelles, célébration en groupe, utilisation de costumes. Certes, ces éléments ne sont pas utilisés de la même façon ; ils semblent pour la plupart avoir perdu de leur aspect sacré et solennel pour ne relever que de l'amusement et du futile. Ils perpétuent malgré tout un système dynamique, une structure de cohésion

---

<sup>20</sup> Des pratiques comparables se retrouvent dans les autres régions francophones du Canada comme Terre-Neuve, en Acadie et en Saskatchewan.

<sup>21</sup> Ce témoignage nous a été communiqué directement par l'auteur des faits, se rappelant Halloween lors de sa jeunesse dans la campagne québécoise. Puisqu'il avait laissé des traces de peinture sur lui, son père comprit de suite qu'il était l'auteur de cette farce et ne manqua pas de le gronder !

sociale qui fonctionne dans son enracinement temporel. Là où l'on pourrait être tenté de constater une usure et une disparition du mythe, on constate plutôt une adaptation qui assure le maintien d'un rapport au monde malgré la distance qui sépare les premiers participants prémodernes et les enfants nord-américains déguisés en superhéros : dans un cycle annuel marqué par les saisons, le retour à l'intérieur et à l'intimité dans ce qui constitue le « régime nocturne » continue d'être actualisé. À l'extérieur, les citrouilles éclairées guident les passants vers les maisons accueillantes et réconfortantes ; les visages grotesques sculptés dans les citrouilles agissent comme un rappel du chaos de la nuit, tout en repoussant les ténèbres et leurs « monstres » hors des murs. Les aliments consommés témoignent également de la pérennité de l'idée de l'abondance manifestée par les Européens ruraux ; si la fin des récoltes ne veut plus rien dire pour les Québécois du XXI<sup>e</sup> siècle, la société de consommation a su réinventer le concept d'« abondance » dans un paroxysme de sucreries et de futilité. Ici encore, les lumières et les débordements sont associés à la nuit du 31 octobre, dans un rapport au temps et à la nourriture qui rappelle l'universalité de la condition humaine : tension entre la nuit et le jour, entre la mort et la vie, entre la famine et l'abondance. Le parcours symbolique de la célébration de l'Halloween témoigne de ce que Durand remarquait au sujet du « régime nocturne » : « l'effroi devant la fuite du temps symbolisée par le changement et par le bruit » (Durand, 1992 : 79).

Ces changements sont liés à une fête qui s'est déployée au contact de deux environnements diamétralement opposés. Cette fête qui s'inscrivait à l'origine dans le cadre d'une société préindustrielle, traditionnelle et locale, a connu un développement sur le continent nord-américain où elle a été adaptée à une société désormais urbaine, capitaliste. L'Halloween est passée d'une pratique d'origine celtique, particulièrement irlandaise, à un événement festif capable de s'implanter dans différents pays et différentes cultures (cf. Lherm, 2005 : 84). Il n'en reste pas moins remarquable que cette fête qui plonge ses racines dans l'Antiquité européenne ait pu, au fil des siècles et des modes, savoir se réinventer en fonction des circonstances. Son adaptation à l'environnement québécois en est un parfait exemple.

## Bibliographie

- BEAUGRAND, Honoré. 1991. *La chasse-galerie*. Montréal : BQ.
- CANADIAN ILLUSTRATED NEWS. 1872. 2 novembre, p. 8. Récupéré le 14 février 2016 de <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1777403>.
- DESCHENES, Gaston et Pierrette MAURAS (dir.). 2013. *Contes et légendes de la Côte-du-Sud*. Québec : Septentrion.
- DUPONT, Jean-Claude et Jacques MATHIEU (dir.). 1986. *Héritage de la francophonie canadienne. Traditions orales*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval.
- DURAND, Gilbert. 1992. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod.
- . 1996. « Pérennité, dérivations et usures du mythe [1978] ». *Champs de l'imaginaire*, textes réunis par Danièle CHAUVIN, p. 81–107. Grenoble : ELLUG.
- ELIADE, Mircea. 1986. *Traité d'histoire des religions*. Paris : Payot.
- GORMALLY, Patrick (dir.). 1987. « Québec-Irlande. Les littératures minoritaires. Actes du premier colloque Québec-Irlande ». *Écrits du Canada français*, vol. 61.
- GRACE, Robert J. 1993. *The Irish in Quebec: An Introduction to the Historiography*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- GUIBERT DE LA VAISSIERE, Véronique. 2004. *Les quatre fêtes d'ouverture de saison de l'Irlande ancienne*. Crozon : Armeline.
- HILY, Gaël. 2011. « Samain, Halloween et la Toussaint ». Dans *Mythes, littérature, langue / Gwengeloù, lennegezh, yezh*, sous la dir. d'Herve Le BIHAN, p. 83–94. Rennes : Tir.
- LE ROUX, Françoise et Christian-Joseph GUYONVARCH. 1995. *Les fêtes celtiques*. Rennes : Éditions Ouest-France.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. 1952. « Le père Noël supplicié ». Dans *Les Temps modernes*, no 77, p. 1572–1590. Paris : Gallimard.
- LHERM, Adrien. 2005. « Halloween, une vieille fête britannique dans la modernité américaine ». *Communications*, vol. 77, p. 83–108.
- MÉNARD, Guy. 1994. « Le nœud de paille et la statue équestre. Considérations sur l'obscur objet du regard religiologique ». *Religiologiques*, no 9, p. 91–92.
- MONTREAL GAZETTE. 1894. « Caledonian Concert. McGill Night at the Queen's ». 1 novembre, p. 5. Récupéré le 29 février 2016 de <http://news.google.com/newspapers?nid=Fr8DH2VBP9sC&dat=18941101&printsec=frontpage&hl=fr>.
- . 1931. « Color and Revelry Mark Hollowe'en. Old and Young Wear Weird Masks and Don Strange Costumes ». 2 novembre, p. 4. Récupéré le 26 février 2016 de <http://news.google.com/newspapersnid=Fr8DH2VBP9sC&dat=19311>

[102&printsec=frontpage&hl=fr.](#)

MONTREAL POCKET ALMANACK. 1859. « All Hallow's Eve ». 31 octobre. Récupéré le 14 février 2016 de [http://archive.org/stream/cihm\\_40895#page/n31/mode/1up](http://archive.org/stream/cihm_40895#page/n31/mode/1up).

Ó SÚILLEABHÁIN, Seán. 1942. *A Handbook of Irish Folklore*. Dublin : Educational Company of Ireland for the Folklore of Ireland Society.

POMERLEAU, Jeanne. 2002. *Corvées et quêtes. Un parcours au Canada français*. Montréal : Hurtubise HMH.

PROVENCHER, Jean. 1996. *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*. Montréal : Boréal.

ROGERS, Nicholas. 2002. *Halloween. From Pagan Ritual to Party Night*. Oxford : Oxford University Press.

VAN HAMEL, Anton G. 1933. *Compert Con Culainn and Other Stories*. Dublin : The Stationery Office.

---

**Abstract :** Celebrating Halloween is an integral part of the life of all Quebecers. Now integrated into a consumerist culture, it seems devoid of much meaning, its symbolic narrative element unravelling. We show that changes Halloween underwent, since its inception in Irish traditions, partake in a dynamic process of transformation of the ritual. Brought to America in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> centuries by Irish and Scottish settlers, Halloween still plays an important symbolic function, rooted in a cyclical notion of time and space, day and night, indoor and outdoor, life and death, including excesses of food and sound.

**Keywords :** Halloween, Quebec (province), myth, night, Ireland, holiday, immigration, cultural mutation

---